

Images à Mallarmé de Jacques Brault

Ginette Michaud

Number 266, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89846ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Michaud, G. (2018). Review of [*Images à Mallarmé* de Jacques Brault]. *Spirale*, (266), 66–68.

COMPTER AVEC MALLARMÉ

Par *Ginette Michaud*

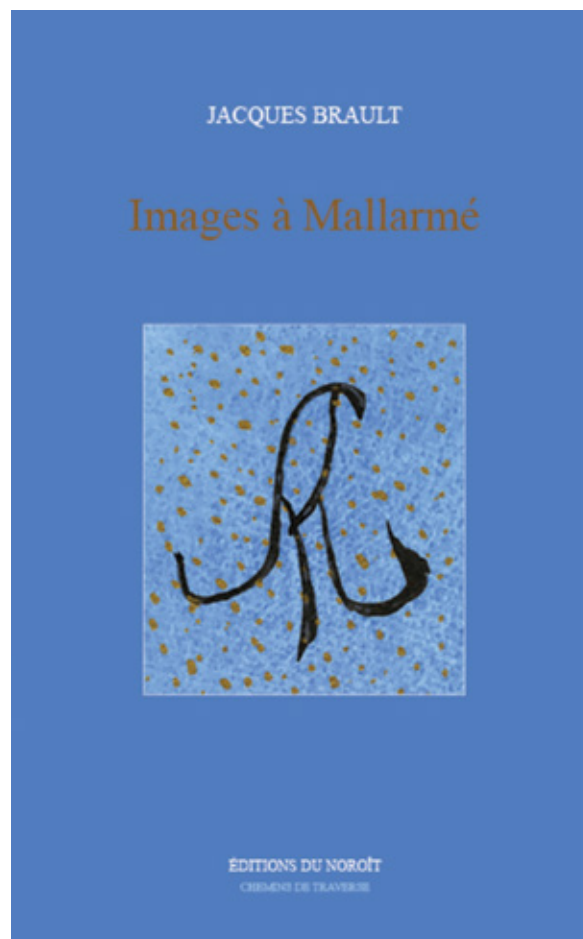
IMAGES À MALLARMÉ

de *Jacques Brault*

Éditions du Noroît, coll. « Chemins de traverse », 2017, 133 p.

Voici, à l'image de son sujet, un titre bien énigmatique, en dépit de sa clarté, avec sa syntaxe heurtée, un peu boiteuse. Là où, en effet, la grammaire nous ferait plutôt attendre *Images de Mallarmé* (jouant de l'habituelle flexion du génitif), Jacques Brault écrit *Images à Mallarmé* : la préposition « à » porte l'essentiel de la relation, oscillant entre l'adresse, comme si les images (autre nom pour les Idées, comme on le sait) parlaient directement à Mallarmé, s'envoiaient d'elles-mêmes à lui, et la possession, le trait hérité, la caractéristique, bref la signature de l'écrivain (voilà, ce sont ses images, c'est bien « lui », on le reconnaît bien là, à ce tour de langue). On entend aussi « imagea Mallarmé », non loin de l'action (non restreinte) de l'imagination poétique. Dans les toutes dernières lignes de son essai, Brault explicite encore un autre sens de cet « à » qu'il privilégie dans sa « *libre lecture des poèmes littéraires* » de Mallarmé (et, pourrait-on ajouter, en général), à travers ce « *jeu des images, lesquelles viennent de l'auteur et du lecteur en un double mouvement de complémentarité* ».

Mais faire du mot « image » le fin mot de l'opération mallarméenne surprend également, et pas seulement en raison de la légère dissonance signalée. Lisant simultanément *Aperçues* de Georges Didi-Huberman, où l'historien de l'art consacre précisément un passage à Mallarmé, je découvre un commentaire qui porte sur l'image dont il dit qu'elle est elle-même une approche des para-



doxes d'*Igitur*, qui se dégage (retenons ce mot) de tout modèle explicatif : « *Ce ne serait qu'une image, en somme. Mais cela ne veut justement pas dire qu'elle n'a pas son propre mode d'acuité théorique : les images ne se contentent pas d'être visibles, elles voient et rendent visibles ce dont elles sont les images.* » Si « images » est certes un mot plus modeste que « visions » ou « illuminations » (deux mots « brûlés », rendus inutilisables par Rimbaud, ce « passant considérable » de la voyance), il marque l'importance du recours à un autre langage, plastique et visuel : d'où ces traits dessinés, signes calligraphiés, par Jacques Brault, qui ne sont pas ici une simple ornementation, mais la transposition dans une langue autre, celle « *des images, toutes les images* », des poèmes de Mallarmé. Que cela passe pour l'un et pour l'autre par cette

railler à maintes reprises (ces attaques répétées contre les « *amateurs de complications byzantines* », l'« *armée de commentateurs diplômés* », la « *vulgate mallarméenne* », les « *glossateurs "autorisés"* » et leurs « *philosophaileries* » étaient-elles vraiment toutes nécessaires ? Le polémiste en Brault, qui ne nomme pas les adversaires qu'il entend ridiculiser, force parfois la voix du lecteur apprenti, qui reste, lui, heureusement désarmé et humble...). Si Brault se méfie à juste titre des traductions et autres paraphrases des poèmes de Mallarmé (ou de sa prose, que ces commentateurs, trop pressés d'aller au sens, affadissent), sa rencontre avec celui qui continue de faire figure de Maître garde néanmoins quelque chose de l'explication, mais au sens, cette fois, du mot allemand *Auseinandersetzung*, qui appelle un

emblématique s'il en est, cet « or » qui hante toute la pensée de Mallarmé et sur lequel Brault médite à son tour : « *Mallarmé a douté douloureusement de son œuvre, il n'en a pas désespéré. Cet or, même impur à cause d'alliages divers, reste inaltérable. Pour avoir accès au poème, il faut croire malgré tout au poème. Afin que la naïveté essentielle, grâce jugée native, joue son rôle et ne se dégrade pas en crédulité, la vérification après coup du "malgré tout" (ou le "comment c'est fait") apparaît suffisante.* » Dans cet ouvrage qui est, on ne peut s'y méprendre, une pièce maîtresse de son propre legs poétique, Jacques Brault parle aussi à bas bruit de sa propre espérance, réaffirmant cette fragile « *image vibratoire* » du poème sans laquelle « *nous vivotons et mourons apatrides, faute de poésie* ».

« ... vous apparaître de loin et littérairement »

Dans une suite de dix scènes de langage, aussi circonscrites que bien découpées autour d'un mot (« Filon », « Intérieur », « Maîtres », « Compagnons », « Relève », « Amis », « Vacances », « Anecdotes », « Écritures », « Images »), Jacques Brault fait le tour de son jardin mallarméen, mêlant savamment l'œuvre et la vie, cette fiction qui n'a d'intérêt que par le truchement de la première, passant en revue les principales propositions par lesquelles la pensée de l'écriture mallarméenne n'a cessé de l'interpeller dans sa propre pratique d'écrivain, à commencer (ou pour finir) par la distinction vers/prose, le rêve du Livre, ses « trahisons » de traducteur, ses relations à ses inspireurs (Poe, Baudelaire, Rimbaud), ses lecteurs passés et actuels (Valéry, Claudel), ses amis peintres (Manet, Morisot, Whistler), la musique, sa « *tenace mélancolie* » adoucie par sa « *propension à la drôlerie inattendue* ». Tout trouve sa place dans ce portrait écrit aux « *miroirs déformants* », toujours changeants, de Mallarmé dont « *le moindre poème vrai*, écrit Brault, *miroite mieux qu'une preuve établie* ».

Ne serait-ce que pour ce portrait double de l'autre en soi, il est indubitable que Jacques Brault nous livre dans cet essai

MAIS, ENFIN, « NOTRE CONTEMPORAIN », MALLARMÉ ? IL EST SANS DOUTE IMPOSSIBLE DE L'AFFIRMER PUISQUE LE POÈTE EST CELUI QUI, JAMAIS PRÉSENT, TOUJOURS SPECTRAL ET REVENANT, RESTE PROMIS AU « BEL AUJOURD'HUI ».

autre *orientation* de l'écriture et « *le divinatoire dessin japonais* » n'est bien entendu pas un hasard.

« Tout s'apprend sur le vif... »

On connaît l'aversion de Jacques Brault pour les explications, surtout celles de la « théorie » et de ses méthodes à lourds appareillages, qu'il ne manque pas de

déplie un corps-à-corps intime, rival et amoureux, avec un poète qui en sait long sur les secrets de son art. L'approche de Jacques Brault relève ainsi plutôt de l'implication, laquelle entre dans les plis et les ajours de la fine dentelle mallarméenne, en expose l'envers et le maillage, lisse ou replie avec minutie tel point précis de l'éventail. Comme par exemple, image

un livre essentiel. Je dis « essentiel » non seulement parce qu'il y aborde les aspects les plus fondamentaux de la poétique de Mallarmé, ceux qui se prêtent à la célébration comme aux plus tenaces malentendus, au premier chef son travail transformateur des ressources linguistiques dont il sait jouer musicalement comme nul autre et tirer son *or* poétique, mais parce que cet essai recueille le suc, l'essence finement distillée, d'une très longue fréquentation de l'œuvre du poète. Six ans après son bel essai *Dans la nuit du poème* (Éditions du Noroît, 2011), *Images à Mallarmé* nous offre un entretien rare, la conversation familière entre deux poètes, qui pourrait faire penser à ce qui se passe entre Celan et Hölderlin (mais c'est seulement une analogie, les enjeux poétiques étant tout autres). Dédié à ses compagnons André Belleau et Georges-André Vachon, le livre de Brault résonne encore des éclats de conversations qu'il eut avec eux, reprenant des questions à longue portée et demeurées irrésolues tout au long de sa propre vie de lecteur de poésie. La taille, la brièveté apparente de ce petit livre ne doivent donc pas faire illusion : l'expérience littéraire qui s'y concentre lui assure sa densité singulière, de même que sa remarquable capacité à entrer et à sortir (c'est tout aussi important) à bon escient, par le point de passage le plus juste de l'œuvre de Mallarmé, aérant, allégeant par ces allées et venues cette œuvre impressionnante, intimidante, disons-le. Jacques Brault chemine ici, à sa manière propre, inimitable, à la fois souveraine et réservée, aux côtés de son contemporain, tel « *[u]n homme debout auprès de lui-même* », comme il le suggère en citant ce vers au sujet de l'amitié qui lia Mallarmé et Villiers de l'Isle-Adam. Mais, enfin, « notre contemporain », Mallarmé ? Il est sans doute impossible de l'affirmer puisque le poète est celui qui, jamais présent, toujours spectral et revenant, reste promis au « bel aujourd'hui ».

« Aile tout bas la courrière »

Peut-être est-ce pour se dégager de l'angoisse d'une lecture interminable et

rompre le charme qu'exerce l'œuvre de Mallarmé sur ses lecteurs que Jacques Brault a choisi l'écriture fragmentaire, qui lui permet de trancher dans le vif et de piquer au plus court dans ses chemins de traverse. Chaque fragment (quelques pages) garde la facture des notes où il a été esquissé (notes jamais brouillonnes, au contraire mûries, épurées comme ces porcelaines japonaises où s'entrevoient mille lignes finement réticulées), précédé chaque fois d'un elliptique exerque (quelques mots formant à peine une phrase, si connus qu'ils sont laissés non identifiés) qui en donne la clé musicale. Chaque fois, sous des angles différents, il s'agit de lire la transmutation en douce que traduit la beauté de l'image (ces « *cils-roseaux* », par exemple), sa « *façon de donner à voir ce qu'on ne voit pas, certes, mais en laissant la vision devenir l'entrevision qu'est aussi la poésie de l'intime* ». Cette entrevision n'a que faire des limites supposées entre la vie et l'écriture, de sorte que chez Mallarmé comme chez Brault, si l'Auteur est congédié, cela ne veut pas dire pour autant que la circonstance, l'amitié, l'« ordinaire » (un autre « or » encore) du quotidien soient pour autant estompés, tant « *[l]a douceur et je dirais la couleur affectueuse de la vie domestique [restent] nécessaires à tous égards* ». Marie, Geneviève, Anatole, Méry, Villiers, tous ces familiers de l'intérieur trouvent ici leur place, qui ne se réduit pas platement à ce qu'on nomme le biographique. Tel ce *Tombeau d'Anatole* dont les images brouillées, les phrases incomplètes et les « *cassures textuelles où le sens affolé ne sait plus où donner du vertige* » produisent, malgré tout et sans consolation, « *un sursaut de vitalité nullement fictive* ». « *Poésie ?* », demande Brault. « *Pourquoi pas encore une fois ? Dans l'inachevable. Avec preuve infondée. Là, ici. Audible, visible, touchable* ». Voilà l'« *au-delà magnifique qui retrouve sa vérité* » que laisse entrevoir l'image constellée de Mallarmé.

Au terme de ce parcours trop bref, une question fait retour et reste ouverte : mais comment lire Mallarmé ? « *Il*

faudra ouvrir l'œil, tendre l'oreille, effleurer du bout des doigts, humer, goûter, se dépayser de son corps et de son esprit, "s'étranger". Mallarmé lui-même ne procède pas autrement lorsqu'il vit son poème jusqu'à l'éprouver à tous les points de vue ». Mais connaître, Brault nous le rappelle à chaque ligne, « *n'inclut pas comprendre ; trop voir touche à l'aveuglement* ». Poésie et peinture échangent en ce point leurs images réciproques : « *Il s'agit, pour le spectateur, de mettre en vacance l'intuition perceptive et, pour le lecteur, d'annuler la sujétion du sens aux seules significations évidentes* ». Cela paraît simple, mais rien n'est plus difficile, en réalité, à atteindre. Car là loge, en ce non-lieu, l'accès à un poème furtif, « *intense dans sa fragilité* » : « *C'est aussi, en allant plus loin, que la poésie se doit de dire autre chose, qu'il ne suffit pas qu'elle parle autrement, car il faut qu'elle parle autrement d'autre chose* ». Qu'elle soit de vers ou de prose, peu importe dès lors, pourvu qu'elle scintille ou luise doucement, sous sa « *cendre-absence* ».

Plus que jamais, la leçon de Mallarmé – si leçon il y a, car ce serait plutôt *lectio* qu'il faudrait traduire ici et sans « dernier mot » jamais, le vocable mallarméen, en sa syntaxe dansante, restant toujours susceptible d'être repris et altéré par un autre lecteur –, celle que reçoit Jacques Brault pour nous la transmettre après l'avoir mise à l'épreuve de sa propre pratique de la lecture, intime de se méfier de « *nos fiers concepts quand ils portent haut* », d'abaisser notre regard vers le « *son unique du grillon* » qui chante dans l'herbe et d'écouter la « *modestie obligée des images* » : « *Je crois, en toute innocence depuis ma jeunesse, que nous pouvons imaginer, au cours d'une lecture exigeante, des aperçus (au moins) du sens fuyant qui caractérise le poème comme tel, des déchirures dans son horizon de littérales significations, et en nous-mêmes lecteurs, des moments de grâce où nous sommes en quelque sorte rêvés par une folie en images à la fois étranges et inspirantes pour enfin nous étonner de nous sentir, fugacement, éternels* ». ■